

LE DIABLE AU PRESBYTÈRE

C'est, nous ne l'ignorons pas, commettre un grave péché, — hélas ! le péché est sur nous, dit Tolstoï, comme le duvet sur le poussin, — que de divulguer aux profanes quelques-uns des irrévérencieux et mélodiques passe-temps auxquels se complaît, dans le particulier, la candeur badine de maint ecclésiastique.

Puisse cette divulgation, un tantinet sacrilège, ne pas contrister les mânes du saint homme de prêtre auquel nous devons la plupart des révélations qui vont suivre !...

Toutefois, il serait bien surprenant que les mânes de l'abbé Trudet, curé en son vivant du bourg de Saint-Aubierge, dans la vallée de la Vègre, à la lisière angevine des bois de Combevive, fussent moins enclins à l'indulgence que ne l'était, lorsqu'il accomplissait son stage hyperterrestre, leur benoît titulaire. Le jovial ecclésiastique avait reçu de la Providence un tel viatique de bonhomie, une telle prébende d'allégresse, que cette allégresse et cette mansuétude ont dû, amalgamées à sa dépouille spirituelle, franchir le « pont qui tremble » et s'incorporer à son ombre par delà la mort. Parmi les mânes taciturnes et renfrognés de ses collègues défunts, je me persuade qu'il doit sémiller et papillonner sans trêve, lémure accorte et bedonnante, angéliquement espiègle, imbue, en dépit de la gravité du lieu, d'une irrémissible bonne humeur, avec ses allures — pour employer son mot — de « réjouï-bon-temps-va-tout-droit-mon-petit-bonhomme ».

Esquisser à grands traits la physionomie de l'abbé Trudet et celle des quelques ecclésiastiques qui se trouvaient en commerce d'intimité ou de voisinage avec ce bon prêtre ; noter les particularités de leurs attitudes ou de leurs entretiens, en dehors, il va sans dire, de l'accomplissement du devoir sacerdotal ; souligner l'onctueuse désinvolture de leurs propos ou de leurs gestes en certaines rencontres, et, notamment, lors de ces repas de corps trimestriels ou « retraites », prétexte à larges frairies où les chansons comme les vins coulent à-gorge-

que-veux-tu : — n'est-ce point le plus congru et substantiel commentaire de ces « traditions » chantées, que le hasard, osons-le dire, providentiel d'un séjour en tel milieu nous fit connaître, et que nous souhaitons à notre tour faire connaître aux curieux, épris de tout ce qui touche à nos vieilles traditions catholiques, apostoliques et françaises ?

On comprendra mieux de la sorte comment ces traditions ont pu naître et se maintenir et dans quel esprit de large tolérance il convient de les envisager. Leur bouffonnerie, parfois outrancière, accuse l'heureuse ingénuité de ceux qui s'en délectent : la gauloiserie, même un peu franque, qui s'y débaille est un témoignage éclatant de cet irrédentisme séculaire qui s'acharne à maintenir les vieilles libertés de l'Eglise gallicane ; et la rigueur apologétique avec laquelle cette vulgate sous le rabat se transmet sans altération de cure en cure, atteste victorieusement l'inébranlable puissance, la pérennité de ce traditionalisme qui est une des grandes forces, sinon la principale, du catholicisme moderne.



Tout lambrequiné de lierre, d'aristoloches et de viornes en retombée, peureusement blotti au bas bout d'un luxuriant jardin et pareil à quelque maison coupable, — coupable de trop de bien-être pour servir de résidence au représentant des humbles et des déshérités : — tel apparaissait du dehors et à l'étranger le presbytère de Saint-Aubierge. Mais, sitôt le seuil franchi de la porte bâtarde qui, de la ruelle longeant le mur d'enclos, donnait accès dans le jardin, la maison prenait visage honnête et de bon accueil avec ses murs mi-partie de briques et de tuffeau, tour à tour grignotés par les pluies d'automne et calcinés par les étés, sur qui le temps et les intempéries avaient jeté comme un hâle rose-safrané, couleur de chair ; les innombrables bouquets de moisissure qui tavelaient la pierre tendre, les écorniflures qui vermiculaient l'encorbellement des fenêtres et le chambranle des portes, semblaient autant de fossettes éparses sur le visage de la vieille bâtisse, épanouie d'aise, comme certaines physionomies de personnes anciennes, immobilisées à fin d'âge dans une sempiternelle risette.

Un perron de cinq marches donnait accès au vestibule. Il

se veloutait à chaque printemps d'une espèce de mousse volante, comme si la douceur du renouveau eût pénétré jusqu'à la pierre inerte, et que le seuil de la vieille demeure, pris d'émulation au voisinage des pousses folâtres, se fût mis en peine, lui aussi, de reverdir.

Le visiteur s'attardait volontiers dans le grand beau jardin qui précédait la cure, et où l'on était certain de rencontrer musardant le bon abbé Trudet. De mai à septembre, il adoptait pour promenoir la charmille de frênes sous laquelle, au cœur des journées les plus chaudes, l'air se conservait limpide et léger, désaltérant à humer comme un verre de « griottet » et tout pétillant de perles de fraîcheur.

De plain-pied avec la charmille, sans le traditionnel liseré des allées bordées de buis, s'étalaient les plates-bandes, au dessin fantasque, conçu par quelque Lenôtre en brindezingués : fouillis échevelé, chatoyant, de mille fleurs, les plus altières semées à la venvole pêle-mêle avec les humbles, et sur ce « petit bonheur » général vibrait une telle joie que chaque parterre avait l'air de se trémousser comme un promis de village, un matin d'accordailles, avec ses rubans frivolan et son bouquet sur l'oreille.

La luxuriance effrénée des mauvaises herbes, sainfoin, cuscute, tremblade et folle avoine, s'en donnait à cœur joie en ce jardin de bénédiction. La tolérance du bon abbé jugeait louable que la dissipation de l'ivraie voisinât avec l'honnêteté du bon grain et la probité pleine de recueillement des balsamines et des pensées. Toutefois, par esprit d'ordre et de prévoyance, il avait fait en sorte que leur gaminerie herbue prît ses ébats un peu à l'écart, dans un enclos séparé, assez retiré pour ne point offusquer la docilité des herbes sages, assez spacieux néanmoins pour que toutes ces folles eussent, comme les autres, leurs coudées franches.

Quelques arbres fruitiers, disséminés de çà de là parmi l'espièglerie ondoyante des graminées en pagaille, — brügnonniers, reine-claudiers, mirabelliers et cognassiers, — semblaient avoir reçu mission de réprimer l'insubordination dépeignée de cette marmaille à la débandade. Hochant à la brise leur tête feuillue et rondelette, ils s'employaient en conscience, moniteurs pleins de bonhomie, à catéchiser les indisciplinées, sur le dévergondage multicolore desquelles ils

ne se lassaient point d'étendre l'indulgente sérénité de leurs grands bras, que ponctuait à l'automne, comme autant de bijoux, de beaux fruits emperlés de rosée et tout endiamantés de soleil matinal.

L'air, au-dessus des plates-bandes, était si exquis, son haleine si enivrante, que les guêpes y vrombissaient en perpétuelle sarabande; les abeilles à la miellée s'y alanguissaient, comme étourdies d'effluves; et les bourdons, pareils à de gros chantres en chape lourde, y menaient un train bruyant et s'y attablaient comme à quelque cabaret de parfums. Certains après-midi de fin d'août, lors même que la brise assoupie repliait ses ailes, les branches des arbres, les cous grêles des tournesols, des glaïeuls pâmés, continuaient de s'incliner, pris de vertige, et avaient par intervalle des dodelinements béats d'ivrognes qui trébuchent.

Au mitan du jardin, à l'intersection des deux allées principales qui, semées de sable doux et doré, semblaient tracées à dessein pour sanctifier du signe de rédemption toute cette débauche profane de parfums et de couleurs, un très vieux cadran solaire érigeait son reposoir de briques roses; foyer de silence et de recueillement vers lequel convergeait, semblait-il, toute l'exubérance fleurie, toute la vivace allégresse des parterres en fête. Il y avait comme une riante concordance entre l'âme insoucieuse et rayonnante du maître du logis et cette paisible horloge, indifférente aux ombres, et qui ne marquait que les heures ensoleillées, pas les autres...

Parfois, harassé d'avoir émondé, greffé ou écussonné, de s'être penché durant de longues heures sur ses rosiers ou ses « castilliers », avec lesquels il semblait tenir de mystérieux conciliabules à voix basse, l'abbé Trudet venait s'asseoir sur la tablette de schiste qui formait le chapiteau du cadran. Effeuil-lée aux angles, d'un bleu doux, délavé et comme velouté par le sang séculaire des colombes sacrifiées, elle semblait la tablette votive de quelque fruste autel, dédié à Flore la rieuse, à la naïve Pomone ou à la Bonne Déesse, par la piété rustique de quelque païen attardé. Tantôt immobile comme un dieu Terme, tantôt frétilant comme un faune, de ce banc d'œuvre agreste, le bon abbé, les prunelles émerillonnées et la bouche gourmande, semblait humer à longs traits la fraîcheur de son cher jardin. Ses yeux fûtés d'écureuil, braisillants de joie,

s'en allaient, comme en partie de plaisir, accomplir de furtives randonnées entre les massifs, virevoltant de fleurs en fleurs avec de brusques zigzags de papillon en maraude.

Sous le luisant de la soutane, son bedon sémillant semblait s'épanouir de contentement et s'écarquiller d'aise. Grassouillet et replet, ses joues poupines et roses, son double menton ras, sa courte pèlerine noire, lui donnaient l'aspect d'une de ces bonnes grosses veuves, rassérénées et prospères, dont le veuvage émoustille la bonne humeur et stimule à point nommé la joie de vivre. Son affabilité à fleur d'âme répandait à l'entour de lui une espèce de tiédeur saine et de bien-être communicatif. Il y avait, à n'en pas douter, une connivence établie et ancienne entre ce prêtre bienveillant, le ciel vers lequel il élevait le regard sans cesse, comme pour y puiser son inspiration, les arbres du jardin, et les oiseaux qui pépiaient dans les branches de ces arbres.

En ces furtifs instants de nonchaloir, il lui semblait goûter un peu, disait-il, de cette béatitude parfaite au sein de laquelle Adam se prélassait dans l'Eden, avant que Dieu, par une inspiration funeste, eût créé la femme... Moment bienheureux, où la nature était la seule compagne de l'homme, les arbres ses frères jumeaux, les animaux ses cousins-germains et les fleurs ses enfants... Inoubliable nostalgie du Paradis perdu! Lamentable dépossession d'un bien qui, en date comme en fait — c'est le bon abbé qui parle — fut véritablement le premier de tous les biens pour l'homme : attendu que Dieu, dans sa mansuétude, avant que d'allouer une épouse à sa créature, se préoccupa tout d'abord, comme bienfait plus urgent et de première nécessité, de lui octroyer un jardin...



Naguère, une rêche palissade d'épine noire aux perfides égratignures, séparait le verger du presbytère des jardins avoisinants. Mais l'abbé Trudet l'avait fait abattre au lendemain de son arrivée à Saint-Aubierge, pour la remplacer par une haie de troène fleuri.

— Il ne sied point, disait-il, que la haie du pasteur offense l'âme qui vive. Elle doit éloigner les indiscrets, mais offrir des fleurs à ceux même qu'elle repousse.

A l'extrémité du verger s'en allait en dévalant vers la rivière

une large « prée » d'herbe drue où un « bourri » en liberté faisait des galipettes, et au bas de laquelle une « bête », sorte de bateau plat et rond comme une seille, se dandinait au fil de l'eau, excellent pour aller pêcher dans le courant les chevaines et les brèmes.

Par temps clair, l'abbé Trudet, qui avait de l'inclination pour les arts et s'adonnait à la photographie, se campait sur la berge. Là, sous couleur de « tirer des vues », il photographiait au pied, voire à la jambe levée, les lavandières qui avaient établi un « douet » juste en face de la cure, de l'autre côté de l'eau.

Vieilles et jeunes commères, après avoir « essongé » leur linge, caqueté comme des pies borgnes, fait et défait à coups de battoir force mariages et réputations, se récréaient à étendre la « buée ». Le linge, écartelé le long des cordes et retenu par des « guignettes » de bois, se démenait en contorsions baroques lorsque d'aventure un souffle de vent l'engrossait, en passant, de sa rude caresse.

Pour peu qu'il se montrât à ce moment, c'étaient des kyrielles de rires, de badins sous-entendus et d'apostrophes égrillardes à l'adresse de l'abbé, qui ripostait trait pour trait et grivoiserie pour gaillardise, parfaitement à l'aise avec les « buandières » : les femmes d'âge, pour les confesser couramment ; les jouvencelles, pour leur avoir tiré l'oreille, toutes gamines, lorsqu'elles venaient au catéchisme.

Ah ! ce catéchisme ! Les enfants s'y rendaient comme en partie de plaisir. Chaque année, pour affriander les néophytes, le bon curé avait imaginé de composer en leur honneur un brin de chansonnette, dans le goût de celle-ci, et qui se fredonnait sur quelque ritournelle de complainte à boire :

Venez, enfants, venez au catéchisme !
 Venez-y tous avec empressement.
 Vous y verrez l'énormité du crime,
 Vous apprendrez à vivre saintement.
 Si vous venez et si vous êtes sages,
 Vous recevrez de magnifiques prix,
 Des chapelets, des croix et des images,
 Et, par-dessus, les clefs du paradis.

Dans la demi-ténèbre de la chapelle de la Vierge, déflourie et revêche entre les offices, c'était, chaque jeudi, le hourvari

d'une volière qui s'abattait à la pipée : mésanges et chardonnerettes piaillant et se culbutant à qui picorerait, happerait et engoulerait avec le plus d'avidité les miettes de la sainte doctrine. L'oiselier s'entendait si bien, il est vrai, à mitonner la becquée !

Emaillée de saillies comme un « verdier » de pâquerettes, l'homélie allait, venait, pirouettait sur elle-même, soubresautait de vérités en mystères et de mystères en sacrements, comme le roi David devant l'arche : et sur les fronts, recueillis ou espiègles, la voix du vieil homme de Dieu se posait, lutine et caressante comme un rai de soleil.

Comment raviver, même d'un trait effacé, ce tohu-bohu savoureux de formulettes bouffonnes, de facéties extravagantes et de saints commandements assaisonnés de chansons badines, où le sacré se heurtait au trivial et l'onction à l'irrévérence ; — mais, au bout du compte, extraordinairement vivant, édifiant et lucide, et surtout merveilleusement apte à dompter la turbulence enfantine, à réjouir l'âme un peu désordonnée de tous ces « barbouillots », dont les yeux angéliques s'adornaient de si beaux cernes de crasse ?

— Dieu, mes enfants, leur disait-il, est un être d'une immensité que le regard ne peut étreindre ou l'intelligence apprécier. Il se carre magnifiquement dans les cieux comme il convient à l'empereur des rois : mais, nonobstant, caressant et bon, et pas fier pour deux sous : bref, un excellent homme de Dieu et avec lequel il y a toujours moyen de s'entendre.

Il en parlait avec une telle certitude et une cordialité si familière que les enfants étaient persuadés qu'il était au courant de toutes les pensées, voire les arrière-pensées du Très Haut, et que celui-ci le consultait régulièrement, chaque fois qu'il voulait prendre une décision quelconque.

— Or donc, concluait-il, un bon chrétien doit toujours, en se mettant au lit, offrir son cœur à Dieu. Entends-tu, toi là-bas, petite « serpidate » ?

Et il désignait quelque fillette à la natte frétilante, en train de pouffer silencieusement derrière l'éventail écarquillé de ses dix doigts.

— Au lieu de t'ébouler de rire — si tu crois que je ne te vois pas ! — parce que tu penses... je sais bien à quoi... : aux petits pinceaux de poils que j'ai dans les oreilles, — attends

un peu que j'aïlle te tirer les tiennes ! — écoute plutôt ce qu'il faut faire quand tu te mets à dodo. Tu tires bien ta petite chemise sous ton « innocence », pour n'avoir pas de plis ni de distractions, et tu dis, tu répètes une douzaine de fois, dur comme fer, en joignant les mains doucement :

Mon corps aux puces,
Mon âme à Dieu,
En bas le Bougre !

Le bougre, c'est le démon. As-tu compris ? Et te voilà sanctifiée pour la nuit pleine.

De temps à autre, pour dégourdir les jeunes imaginations, à bout de contention, ankylosées d'avoir, à sa suite, gravi les contreforts arides des grands mystères, il marmonnait en sourdine, par respect pour le saint lieu, quelque couplet folâtre. Il en tenait en réserve toute une tirelitantaine, appropriés à chaque sujet : goutte de miel impur, mais qui avait du moins la vertu de dulcifier à point nommé l'amertume de la coupe.

Le roi d'Espagne a-t-ordonné
Que tout's les fill's à marier
Liron bon bon bon birolé,
Laissons là ces moines chanter,
Bon birolé bon bon.

Que tout's les fill's à marier
Auraient tous les cheveux dorés.

Une bell' s'en va chez un doreur :
— Doreur, dorez-moi donc mon front.

— Entrez, mam'zell, nous vous l'dor'rons.
A chaqu' cheveu nous y mettrons

Une clochette et un bourdon.
Quand la bell' s'en fut au sermon,
Ses ch'veux, son front font carillon.
— Que diable est donc ce carillon ?

— C' n'est point un diable, c'est mon front
Qui vous demand' l'absolution.
Liron bon bon bon birolé,
Laissons là ces moines chanter,
Bon birolé bon bon.

Tel encore celui-ci, qui se référait au divin mystère de l'Immaculée Conception :

J'pêchais au bord de la rivière.
 Mari' — c'est l'nom de ma bergère, —
 Assise auprès d'moi, toute en sueur,
 Se plaignait beaucoup d'la chaleur.
 Ma p'tit' Mari' se mit à m'dire :
 — « C'est drôl', je n'pêch' pas et j' transpire. »
 Je lui réponds : — « Ça doit t'prouver,
 O Mari', qu'on su' sans pêcher ! »

Enfin, pour cantique final et de « départie », au lieu des douceâtres litanies usuelles, il avait adopté ce narquois Pont-Neuf, sur un air de bombarde, qui, avec une verve expressive, stigmatisait la mauvaise odeur que traîne après lui le péché.

Tous les homm' y puent Y sent'nt la cha- ro- gne

Gn'a qu'mon doux Jé- sus qui sent'l'eau d'Co- lo- gne'

Gn'a qu' gn'a qu' gn'a qu' gn'a qu' gn'a qu' gn'a qu' gn'a qu'

gn'a qu'mon doux Sauveur Gn'a qu' gn'a qu' gn'a qu'mon doux Sauveur

Qu'ait la bonne o- deur.

Tout autres étaient les couplets que fillettes et garçons, grandis, fredonnaient sans vergogne aux oreilles du bon pasteur.

J'ai « carculé » mon âge,
 J'ai quatorze à quinze ans.
 N'y suis-je pas dans l'âge
 D'y avoir un « aimant » ?

— Embrassez-moi, la belle,
 La belle, embrassez-moi !
 Permettez-moi la chasse
 Partout dans vos « endroits ».

.

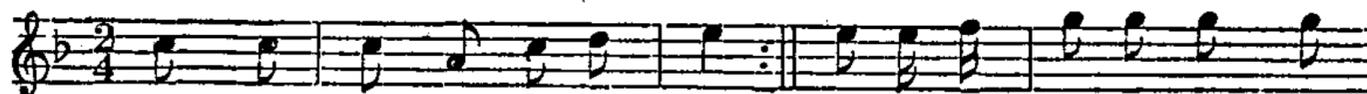
Dans ce romancero profane, les ministres du Seigneur étaient en général assez malmenés.

Mais que cela fait-il au monde
 Qu'avec les homm's nous nous aimions ?
 Ces foutus bon Dieu de curés
 Sont toujours en grondant.
 Ils dressent les oreilles,
 Ils déchaussent leurs dents.
 Ainsi fait notre truie
 Quand ell' mange du son.

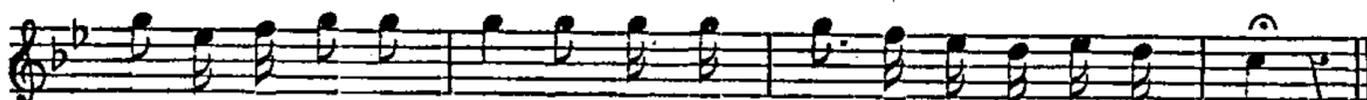
 C'est un pauv' sabotier
 Bien mal marié.
 Il a pris-t-une femme ;
 Il n'en peut pas « jouire »,
 Car ces bougres d'abbés
 Ils sont toujours chez lui.

La Muse villageoise se montre volontiers irrévérencieuse envers le curé, comme naguère à l'égard du seigneur. Hommage détourné, naguère comme aujourd'hui, à sa suzeraineté. On ne raille très haut que ce que l'on respecte tout bas. Aussi bien la fruste causticité des faiseurs de brocards ne va jamais sans un grand fonds de bonne humeur et sans une secrète tendresse pour les faiblesses, d'autant moins condamnables qu'elles sont le plus souvent imaginaires, de l'homme de Dieu.

Aussi l'abbé Trudet n'entendait point malice à ces pasquins espiègles. Et souventes fois, au refrain, il ne dédaignait pas d'unir sa basse-taille à la crécelle « pincharde » des vendangeuses de « buée ».



Quand mon père i' m'a ma- riée, On a tu- é un veau mort-



né, Bo-bi-no pin- pin, pin, bo- bi- no, bi-no, bi-no, bi- né.

Quand mon père i' ma mariée (*bis*),
 On a tué un veau mort-né,
 Bobino pinpin,
 Pin, bobino, bino bino biné.

A z' invité monsieur l'curé.
 Monsieur l'curé s'est attablé,

Bobino pinpin,
 Pin, bobino, bino bino biné.
 Sa soutane a déboutonné,
 Jusqu'au rabat s'en est fourré,
 Bobino pinpin,
 Pin bobino, bino bino biné.
 Tant qu'à la fin l'en est crevé.
 Tout l'village en est empesté.
 Bobino pinpin,
 Pin bobino, bino bino biné.



Nonobstant leur voltairianisme, d'ailleurs purement mélodique, les villageois de Saint-Aubierge adoraient leur curé et le comblaient à l'envi de prévenances et de cadeaux.

On n'eût pas saigné un « toche » dans une métairie, sans lui porter aussitôt son aune de boudin et sa portion d'andouille; pas mis en perce le moindre tonneau de cidre sans préliber à son intention un « barlet » de la première « tirée ».

Il était de tous les festins de noces et de tous les repas de baptême, bénissait le blé nouveau dans les « mesurées », et, le soir venu, retroussant sa soutane, dansait congrûment sa partie avec l'autre ou l'une, autour des « moyes » de paille.

Le dimanche, après vêpres, il allait volontiers « licher » et « gobillonner » dans les auberges avec la « garçaille » de la paroisse.

Avec autant d'entrain que quiconque, mais une béate componction qui spiritualisait et le lieu et le geste, après avoir humé le pousse et le repousse-café, friandise dominicale familière aux deux sexes dans le pays mainiau, l'abbé se complaisait à parcourir de bout en bout et sans omission, de l'*Introïbo* au *Gloria*, l'octave des libations purement masculines : la « rincette », la « surrincette », la « rinçonnette », la « surrinçonnette », et, pour liquider le tout, le coup de l'étrier, qu'il avait baptisé « le dernier son de la messe ».

En vérité; il eût fallu être réprouvé du Seigneur et posséder, disait-il, une faillie âme de païen, pour ne pas savourer avec une ferveur attendrie cette eau-de-vie de Saint-Aubierge, fleurant le poivre et le benjoin, et capriolant dans la « phale » comme la queue du diable, mais si câline aux lèvres qu'elle n'eût pas offensé à coup sûr celles de mon doux Jésus, et si

coulante qu'il semblait à chaque lampée qu'on avalât, tout « pâcré », le bon Dieu lui-même en culotte de velours!



Une vaste cuisine, cœur flamboyant du logis, tenait, ou peu s'en faut, toute la largeur du rez-de-chaussée, que complétaient un oratoire exigü et une salle à manger proprette. Au premier et unique étage, trois chambres, dont deux de réserve confortablement aménagées, pour les hôtes de passage. Enfin, au-dessus des chambres, un immense grenier aux chevrons poudreux, regorgeant à longueur d'année de chapelets d'aïx, de rosaires d'oignons ou d'échalotes, de fruits et de plantes balsamiques sur des « clissons » d'osier : — telle était la distribution du presbytère.

Tout y était « ordré », suivant un mot du pays, c'est-à-dire à sa place, irréprochable et net.

Le sacristain et sa femme, — lui, un peu bossu, elle, un tantinet borgnotte, — Boulendos et Guigne-à-gauche (ainsi les nommait-on), — se partageaient à sollicitude égale le train-train du ménage. La femme ressemblait à une bergeronnette, le mari à un loriot. Grâce à eux, dans la vieille maison désenchantée, sans rire de femme et sans jaserie d'enfants, de l'orphelin du Seigneur, il faisait doux et duveté comme dans un nid d'oiseaux.

La suprématie de Guigne-à-gauche s'étendait sur la cuisine, les cuivres aux feux croisés, aux passequilles roses, jetant de brusques lèches de flamme qui répondaient joyeusement à la flambée de l'âtre.

Boulendos tenait sous sa domination tâtillonne la salle à manger et ses dépendances : le dressoir, la crédence et le bahut ventripotent, parés d'un vernis d'affabilité fait de caresses familières, et entretenant à eux seuls l'intimité du logis par la lueur inlassable d'un sourire heureux, sourire de gratitude commun aux vieilles gens et aux vieilles choses qui se sentent tendrement choyées.

A toute heure et à tout venant, que ce fût quelque cheminéu besacier ou Monseigneur en personne, le goûter était servi en ce réfectoire de bon accueil ; le vrai goûter champêtre que l'on trouve dans les romans écrits par des femmes :

du lait crémeux, des noisettes, des faïnes, châtaignes ou fruits de saison, du vin rose et de la grosse tarte de campagne.

Le personnel servant de la cure se complétait d'un troisième personnage dont la destination un peu obscure se résumait, à ce qu'il semblait, tantôt à guerroyer paisiblement contre les mulots du verger, tantôt à escorter avec force démonstrations d'amitié les hôtes du presbytère.

C'était une sorte d'épagneul mâtiné de roquet, de race indéterminée et de poil indécis, fils non reconnu de quelque borne kilométrique et de quelque coin de haie. Son museau s'enorgueillissait d'une truffe grenue, couleur de myrtille et de pendeloques d'astrakan poussiéreux, dont les tapons en cadenettes lui donnaient un faux air de vieux grenadier tombé dans la débine. Ajoutez à cela, noyé parmi les frisons qui submergeaient les yeux, un regard d'implorante noblesse et de féroce bonhomie, — d'une bassesse extraordinairement humaine, — et une démarche de guingois, à pattes feutrées, de sympathique gouape, badant le nez au vent et les mains dans les poches, traînant le long des rues son indolence en savates...

L'abbé Trudet tenait en grande estime le candide sans-gêne et la bonasserie de son chien.

— C'eût été dommage, disait-il, de ne pas donner à un si brave homme de chien un nom de bon chrétien.

Et il l'avait baptisé « Cocu ».

En expiation de ses vertus, Cocu avait deux tout petits travers : celui de partir à tout bout de champ en expédition pour racoler, à grand renfort de gentillesses et de frétillements de queue, tout ce qu'il pouvait recruter à la ronde de mendi-gots, de « pérégueux » et de traîne-cul-les-housettes, pour les amener, au grand dam de Guigne-à-gauche, se restaurer à la cure.

De plus, il ne manquait jamais de suivre les offices du dimanche et, le cas échéant, les processions ou les convois funèbres. Cela, à la grand'irè de Boulendos, qui, à ses fonctions d'intendant, adjoignait celles, dont il n'était pas peu fier, de « sacriste » et de chantre. Cocu était sa bête noire. Sa farauderie souffrait d'avoir sans cesse aux talons, et principalement aux heures de parade, ce chien ignominieux, dont le nom et les allures maupiteuses jetaient sur sa personne un déplorable discrédit. Mais Cocu ne s'en souciait guère, ébaubi

qu'il était, figé d'admiration par l'incandescence des chasubles, où l'or se relevait doublement en bosse sur le dos du bossu, médusé plus encore par la magnificence caverneuse de cette bouche d'où s'échappaient, métallisés par le latin, des accents si impressionnants.

A la vérité, la puissance vocale du « sacriste » était moins le fait de la nature que d'une solide et méthodique culture.

— « Ce n'est rien de chanter : il faut savoir entonner », dit une vieille facétie qui, de temps immémorial et bien avant Boileau, faisait le tour des lutrins.

Boulendos pratiquait avec un égal bonheur ces deux arts absorbants. Et son apostume dorsale semblait moins une bosse, à proprement parler, qu'une panse supplémentaire, un estomac de renfort dont la nature s'était plu à le gratifier en exergue pour favoriser son penchant.

A l'exemple de beaucoup de ténors de village, d'humeur avantageuse et ne sachant guère mieux résister que leurs confrères des villes à la gloriole d'attester leur virtuosité, Boulendos, aux processions, voire même aux enterrements, n'hésitait pas à compromettre son salut pour la joie de déployer les ressources de son organe.

Il chantait, tantôt avec sa « voix de d'sur », tantôt avec sa « voix de d'sour » : — la première affectée le plus généralement aux hymnes liturgiques, psaumes et litanies, — la seconde s'ingéniant à fioriturer, au grand ahan des bigotes, mais au grand ébaudissement de la « merdaille » — ainsi nomme-t-on là-bas les enfants de chœur — des « blauderies » ou refrains plaisants, qui n'avaient d'autre prétention ni vertu que d'abrèger la route.

Dans son frais jardinet
Des orang's il y a.
Mignonne, bisez-moi,
Pis après, l'on verra.

— Monsieur l'curé, dit's-moi
Quand c'est qu'on les cueill'ra.
— On les cueill'ra, ma fille,
Quand votre amant viendra.

— Mes orang's all's sont mûres
Et l'amant ne vient pas...
— Ayez pas peur, ma fille!
A la brune il viendra.

Un peu plus tôt, plus tard,
Faudra passer par là.
Le soir, à la piq'rette,
Le curé s'presenta.

— Je viens crir' les orang's
Et aut'chose avec ça.
Ne pleurez pas; la' belle,
La chos' vous ravira.

Il croqua la' nouzille,
La pêche, et cetera.
Entra z'au jardinet,
Planta son échalas.

Trois fois il s'y reprit
Sans lui faire de ma'.
La' quatrième fois,
Elle en redemanda.

Et voilà comm' sont toutes
Les filles de Éava'.
Mignonne, bisez-moi,
Pis après l'on verra.

Parfois, pour éperonner son gosier et fouailler son entrain somnolent sous l'interminable monotonie des litanies de la Vierge, il y introduisait en tapinois quelque variante franchement hétérodoxe :

Mère de notre Rédempteur,
Priez pour un pauvre pécheur
Qui n'a jamais foutu pu croire
Un mot de toute votre histoire.

Enfin, les jours de Fête-Dieu ou de Rogations, lorsqu'il s'arrêtait entre deux psaumes pour reprendre haleine et repassait « l'entonnoir » au second chantre, il ne manquait jamais, pour se conformer à la tradition, de décocher à son partenaire l'exhortation classique des chantres qui se relayent :

Toute fille qui pète
N'a pas la mort au tchu.
Souffle, mon camarade,
Pour moi qui n'en peux plus.

A quoi le partenaire ne manquait pas non plus de riposter, son tour de pause venu, par la non moins traditionnelle invocation à saint Grelu, patron des goinfres et biberons sans quartier :

O puissant saint Grelu,
Fais en sort' que sa bouche,
Quand il pitanchera,
Soit co' le trou de mon tchu.



Les bienfaits du « tout à l'égout », voire des commodités *intra domus*, n'ont pas encore pénétré à Saint-Aubierge. Le retrait y est sévèrement tenu à l'écart et proscrit de la demeure, relégué le plus souvent au bas bout du jardin : tel, dans les cimetières, le coin des suppliciés. Il est demeuré pour les villageois le lieu infamant et honni, frappé d'excommunication majeure, l'ermitage de Bon-Secours exposé à tous vents, où le malheureux pénitent, coupable de galimafrées, excès ou autres écarts, doit, pour libérer sa conscience, se rendre la nuit, pieds nus, en chemise et une torche à la main, en manière d'expiation, comme dans les vieux arrêts des annales juridiques.

Suivant le penchant moderniste qui l'inclinait vers la photographie et fort soucieux de ce qui pouvait accroître son bien-être, l'abbé Trudet crut devoir en cette matière faire œuvre de novateur. Mais comme tout bon novateur, tenant à s'inspirer avant tout des traditions du passé, il avait installé au presbytère un monte-au-banc. Il est vrai que c'était bien la plus falote et la plus cocasse des chaises percées qui se pût imaginer. Vénérable d'aspect, — le bon pasteur l'avait voulue telle pour éviter de froisser la susceptibilité sourcilleuse des vieux meubles, — elle était une des curiosités, non pas seulement du presbytère, mais du village et de la région. On venait d'assez loin à la ronde exprès pour voir la « chaire trouée », ou, comme on disait encore, le « Jéroboam » du curé de Saint-Aubierge.

Aux yeux des bons chrétiens et des vieilles gens d'alentour, elle était analogue, en dépit de sa vétuste bonhomie, à ces machines diaboliques qui battent, bottèlent, vannent et broient le froment et l'orge, et qui, sans transition, en beaucoup de localités du pays mainiau, ont remplacé la romaine simplicité des fléaux de jadis.

La « chaire » du curé offrait cette particularité que le siège, au lieu d'être fixe, était monté sur des ressorts à boudin, pareils aux antiques ressorts des sommiers à soufflets. Au

repos, ces ressorts étaient ramassés sur eux-mêmes et, par conséquent, bandés. Dès qu'un patient, d'aventure, prenait place sur ce siège curule, crac ! un déclanchement automatique abandonnait les ressorts à leur expansion naturelle. Les assises du patient, et, par solidarité, toutes les parties avoisinantes, rebondissaient, subitement projetées à un demi-mètre en l'air. Un mécanisme intérieur, fonctionnant avec l'inexorable régularité et la cadence sèche d'un métronome, permettait à cette propulsion, tour à tour centrifuge et centripète, de se renouveler un nombre indéfini de fois, jusqu'à ce qu'une issue satisfaisante fût intervenue.

Ce fauteuil à secousses, qui datait de plus d'un siècle, et respirait, disait l'abbé, un parfum de bon vieux temps, portait le nom de *trémousoir*, et était destiné, au moins dans son principe, à combattre l'hérétique obstination des ventres récalcitrants.

Le bon abbé faisait volontiers à quiconque, closier ou métayère, indigent ou fortuné, les honneurs de son trémousoir.

L'une de ses joies mignonnes était de le faire expérimenter par surprise aux « fumelles » de la paroisse. Il les y huchait subrepticement, et lorsque la curieuse, prise au trébuchet, se renversait à jambes rebindaines, fort en peine de retrouver son équilibre, il se divertissait à précipiter son émoi en même temps que le déclanchement de l'appareil.

Mais l'embûche du trémousoir finit par promouvoir à la longue la réprobation des bigotes, qui, mourant d'envie d'en tâter et n'y ayant point été conviées, eu égard à leur pruderie, en conçurent à l'égard du bon prêtre un vif ressentiment, et le dénoncèrent à l'évêché, qui lui adressa des remontrances.



Il est à craindre que ces détails ne semblent déplacés ou oiseux, dans une étude qui s'est fixé pour but de faire connaître aux profanes les bluettes que fredonnent, en petit comité, les ecclésiastiques de province. Mais pour qui daignera se donner la peine de considérer moins superficiellement les faits et d'en dégager convenablement l'esprit, peut-être apparaîtront-ils moins dénués d'intérêt, même et surtout dans le cas qui nous occupe.

Nulle part, en effet, dans aucune profession, le fossé ne se creuse plus profond que chez le prêtre, et particulièrement le prêtre de campagne, entre l'homme et le ministère. Il y a scission absolue entre le « fondé de pouvoir », si l'on ose s'exprimer ainsi, et le particulier — ou, pour employer une terminologie qui n'a plus cours justement que dans les séminaires, — entre le corps et l'âme.

Par une étrange interversion de rôles, le prêtre est tenu, en vertu de ses attributions, de prodiguer à tout venant ces riches trésors d'effusions intérieures que l'on est convenu de désigner sous le vocable d'*âme*, et dont les tâcherons de tout état, de l'industrie et de la finance, des arts et de la politique, et même les travailleurs dits « de la pensée », se montrent si jaloux de se réserver pour eux-mêmes le bénéfice exclusif.

Hélas ! dépouillé à tout moment de ce qui la constitue, l'homme de Dieu n'a point de vie intérieure ni, à proprement parler, d'âme. Il ne met de côté pour sa consommation personnelle et sa délectation intime que ce que nous jugeons de trop peu de prix pour ne pas le gaspiller sans compter dans notre commerce avec nos semblables : le trop-plein et comme les rognures d'une activité accoutumée à dépasser son rendement normal, l'écume grossière du bouillonnement d'instinct ou de volonté qui nous soulève à hauteur du plaisir ou de l'effort : les scories et le rebut de l'intelligence. Ce sont là les seuls revenant-bon que le prêtre se croit admis, en conscience, à dépenser pour ses menus besoins. De toutes ces miettes éparses de conscience ou de langage, de tout ce « bourrier » d'existence, il se constitue, que bien que mal, un pain de vie dont se fortifie pauvrement sa maigre subsistance intérieure.

Touchante frugalité ! Sublime indigence d'esprit, religieusement conforme à celui de l'Évangile, et devant l'abnégation de laquelle les piêtres dilapidateurs d'âme que nous sommes ont au moins le devoir de s'incliner très bas.

Peut-on, en vérité, reprocher à la trame le gros grain de sa camelote, la pénurie ou la puérité de ses festons, si l'on songe que tous les fils d'or et de soie ont passé pieusement à broder les chasubles, destinées à flamboyer aux yeux des autres ?

N'est-elle pas de Bossuet, cette parole, la plus désenchantée peut-être qui ait jamais soupiré sur des lèvres humaines :

— « Il ne faut pas se faire une trop haute idée de Dieu... »

A plus forte raison de ses serviteurs.

Cette duplicité, cette étanchéité respective du corps et de l'âme, professée séculièrement dans les écoles, les prêtres la ressentent avec une véhémence insoupçonnée du vulgaire.

— Quand je trouve, disait l'abbé Trudet, que mon corps se mêle trop avec mon âme, j'envoie carrément promener celle-ci. Après tout, c'est à elle à faire bande à part...

Il est certain que, comme n'est pas éloigné de le faire observer M. de Montalembert, la pratique effrénée ou simplement constante des choses divines confine au néant ou au stupre. L'histoire et l'hagiographie sont là qui en témoignent : voyez sainte Thérèse, les anachorètes et, de nos jours, les spirites, ces convulsionnaires de l'impossible...

Ces prémisses établies, — réserve faite de ce que la libre réflexion d'un chacun peut y ajouter ou retrancher, — nous aurons moins de scrupule à noter le trait dominant propre à relier, si besoin est, ces scolies vagabondes et donner, croyons-nous, leur véritable sens aux chansons intercalées dans notre texte.

Le *puritanisme rabelaisien* des gens d'église : ainsi pourrait-on définir ce trait essentiel, qui comporte une double caractéristique. Propension marquée, d'une part, et maintes fois mentionnée, du prêtre, — du bon prêtre, selon les voies du Seigneur, — pour la gaillardise scatologique ; et (instinct plus profond, dont le penchant qui précède n'est peut-être qu'un dérivé, voire un dérivatif) une animosité gouailleuse et intraitable, une grivoiserie atrabilaire et grondeuse pour tout ce qui touche à la femme et aux choses de l'amour.

La survivance de l'esprit gaulois chez les ecclésiastiques est un fait avéré. Il y aurait la matière, pour un bénédictin de loisir, à piquante exégèse et qui fournirait une agréable contre-partie à l'*Histoire des variations*. Invariablement à travers les âges, les grasses facéties, chères aux petits neveux de Diogène et de Pantagruel, ont trouvé dans le sein de l'Eglise un asile accueillant et sûr.

D'où vient cet insidieux penchant des prêtres les plus canoniques pour la lutulence verbale et le badinage stercoraire ?

Avant tout, à coup sûr, d'un fervent esprit d'humilité et de mortification et d'un profond dédain des vanités du monde.

Est-il, en effet, forme plus expressive en même temps que plus méprisable du néant corporel que cette servitude excrétoire à laquelle, du plus petit au plus grand, tous sont assujettis, au même titre que les plus abjects des animaux ? Et le seul fait d'en évoquer l'image, bannie, par une pusillanimité sans doute condamnable, des entretiens de bonne compagnie, n'est-ce pas la pire humiliation qui puisse être infligée à notre amour-propre et nous ramener à cette féconde pensée du néant, point de départ ou d'attraction des religions les plus hautes ?

C'est le *Memento quia pulvis es* de l'Écriture poussé à ses conséquences extrêmes et, pour employer une expression racinienne, déplorables. Encore la cendre avait-elle quelque chose de noble et de correct, d'élégant et de hautain dans l'abaissement. Mais que peut espérer la poudre devenue poudrette, la cendre déshonorée et ravalée à l'indignité d'excrément ?

Il semble que ce souci de ramener la pensée humaine vers ses parties basses et de la courber vers le résultat de ses lapsus gastriques comme l'on fait aux chiens sans retenue, devrait avoir pour effet de plonger dans l'hypocondrie ceux qui assument l'amer courage de telles humiliations...

Or, admirez les bienfaisantes vertus de l'humilité. La bassesse ignominieuse de telles préoccupations, pour ceux qui s'y adonnent, devient la source, si l'on peut dire, d'une angélique, d'une incomparable jubilation. Elle engendre en eux ce rire irrésistible, robuste et purifiant dont le paganisme, expert en bien-vivre, faisait proprement le régal souverain des dieux.

Pour les prêtres plus encore que pour le commun des mortels, les divers stades de la libération stomacale et le cocuage sont les deux mines inépuisables de comique et de joie qui soient au monde.

Et il ne s'agit pas là, notez bien, d'un état d'esprit isolé et propre à un petit nombre de serviteurs de Dieu, insuffisamment affranchis des durs liens de la matière, qu'une forte constitution sanguine ou le terre-à-terre d'attaches près de la glèbe prédisposent à une idéalisation défectueuse...

Dans les séminaires et les communautés, chez les moindres desservants de village aussi bien qu'à l'évêché, cette jovialité fondamentale et cette verdeur dans le badinage sont divertissements fort goûtés. La discipline ecclésiastique ne saurait

s'effaroucher d'écart de langage qui sont, pour les jeunes combattants de la foi, le plus recommandable des boucliers.

Bienfaisante coprolalie qui est pour les jeunes prêtres, assaillis d'inquiétudes, harcelés d'âpres démangeaisons, ce qu'était naguère, dans les couvents de femmes, la « *minution* », — la saignée périodique, qui dissolvait les humeurs peccantes et soutirait la lie pernicieuse et trouble des bas instincts.

— Un bon juron est le meilleur préservatif de la colère, dit la sagesse populaire. Quel plus sûr exutoire des passions comprimées qu'une grosse et grasse gaudriole, opportunément invoquée? Pareil aux éclats de voix du capon qui parle fort dans les ténèbres pour se donner du courage, un large et franc éclat de rire suffit à dérouter la cauteleuse noirceur des entreprises du Malin.

Décapée par le jeûne et la macération, électrisée par le frôlis incessant de celle d'autrui, la sensibilité de l'homme de Dieu est plus friable qu'aucune autre et, partant, plus chancelante au danger. Or, quel plus sûr moyen d'éviter le danger que de se précipiter gaiement à sa rencontre? Et quelle meilleure tactique pour triompher de l'ennemi que de le déconsidérer?

La conscience du prêtre, comme celle du magistrat, est le réceptacle obligatoire et constant de tous les immondices, de toutes les infamies et de tous les péchés du monde. Qu'advient-il de l'une et de l'autre si elles ne se déchargeaient de temps à autre de l'ignominie qui les opprime?

Echappatoire inoffensive et prompt, la gaillardise est indispensable à l'hygiène morale de l'homme de Dieu, de même qu'un certain dévergondage austère et une lascivité contenue sont nécessaires à la clairvoyance et à l'impartialité de l'homme de loi.

Faut-il rappeler l'exemple mémorable du chancelier Séguier qui, avant d'être l'honneur du prétoire, faillit, pour avoir cru devoir mal à propos se contenir, être le désespoir de l'ordre — de l'ordre religieux vers lequel une fausse vocation l'avait tout d'abord incliné? Dès le tendre de l'âge, il entra chez les Chartreux et y prit l'habit. Comme il était tourmenté par des tentations que la solitude n'amortissait pas, le supérieur lui permit, lorsqu'il se sentirait époinçonné, de tinter la cloche du chœur, afin d'avertir ses confrères de se mettre en prières pour lui obtenir la victoire sur l'esprit immonde. Mais le jeune

moine recourut si souvent à cet expédient que le voisinage, fatigué, s'en plaignit, et l'on fut obligé de lui interdire cet exercice.

Là où la prière et les cloches sont inefficaces ou tardives, la gauloiserie opère avec célérité. Elle est le dérivatif facile et sûr, la « minution » prophylactique, seule capable d'aguerrir les sens contre la sempiternelle, la diabolique, l'omniprésente embûche : la détestable embûche de la femme.

Car elle implique justement un mépris absolu, implacable, de l'amour et de ses sortilèges, de la créature et de ses captieux artifices.

Ce mépris, l'abbé Trudet n'avait jamais pu se résoudre à le pratiquer entièrement.

Il se donnait garde, à l'exemple de maint de ses confrères, de considérer ouvertement les femmes comme une caste inférieure et maudite, envers laquelle, comme envers la domesticité, l'insolence et la brusquerie sont quasiment de rigueur. Il n'hésitait pas à blâmer tel desservant du voisinage qui se vantait de n'avoir jamais parlé directement à la femme qui le servait et lui faisait transmettre ses ordres par un jeune enfant de chœur, ex-valet de ferme, attaché à son service.

Encore moins eût-il approuvé tel ecclésiastique connu, qui ne rencontrait jamais une femme sans s'effacer impertinément sous couleur de bienséance, et faire un gros écart de côté, comme s'il avait marché sur un aspic, en grommelant presque à voix haute entre ses dents :

— Passe, peste !

Plein de tendresse et d'apitoiement pour tout ce qui vit et doit mourir, il eût été impossible à l'abbé, même s'il l'eût voulu, d'éprouver pour la femme la moindre répulsion.

Il se contentait de la traiter un peu évasivement, à la façon d'un gentil animal, divertissant et futile, avec lequel il est charitable dans une certaine mesure de jouer pour se distraire, mais auquel il faut se donner garde de prêter plus d'attention qu'il n'en mérite ou d'importance qu'il n'en comporte réellement.

C'est ainsi qu'il n'a jamais pu souffrir ces bigotes de carrière, qui se ressemblent quasi toutes de paroisse à paroisse, grandes femmes pâles, au nez couperosé entre les joues cirieuses, et dont la lèvre inférieure pend, habituée qu'elle est à soutenir la langue au moment de la communion.

Ce sont pourtant, il ne l'ignore pas, au regard de Dieu, les vraies filles de l'Église.

Fruit de l'arrière-saison, la vraie dévotion, en effet, est tardive. Seules peuvent y prétendre les vieilles femmes, très laides, — car les grâces, même temporaires, nuisent à l'effusion de la grâce, — et fortunées, — car la vraie piété suppose une oisiveté absolue. Chez les indigents, en effet, il se mêle toujours au sentiment du divin une sourde rancœur, une pointe d'envie jamais complètement émoussée, et de basses pensées. Et chez les jeunes femmes, la dévotion appliquée est une sorte de fruit vert et acide, de primeur artificielle qui fait grincer les dents.

L'abbé Trudet fuit comme la peste ces « suppôtes » de sacristie, éperdues de componction et auxquelles le péché vient à la bouche, du plus loin qu'elles aperçoivent leur confesseur.

— Avec toutes leurs petites vertus, elles seront sûrement damnées, ou il n'y a pas de Bon Dieu ! disait-il.

L'une d'elles, surtout, fit longtemps son désespoir.

Vingt années durant, jusqu'à son heure dernière (elle trépassa au tournant de la soixantaine), elle venait régulièrement à confesse une fois par an, aux approches pascales, et chaque fois se confessait avec ferveur du même péché : le péché d'adultère. Or, il y avait bien trente ans que l'on avait porté en terre défunt son unique mari, contre lequel l'adultère avait été consommé. Mais la mauvaise odeur du péché reste profondément imprégnée dans les plis de l'âme longtemps après que des vertus tardives l'ont purifiée. De se confesser de cette faute, vieille à la longue d'un demi-siècle, lui procurait à chaque reprise une acrimonieuse volupté.

— Il y avait bien du vice dans sa contrition, et même, si je ne craignais de violer le secret de la confession, je dirais bien, concluait le bon abbé, que c'était une f... garce !

D'une probité étroite et d'une candeur séraphique, le vieux prêtre n'avait jamais pu se pénétrer de cette élémentaire vérité que, dans le temporel, aussi bien pour les ecclésiastiques que pour les gens du commun, — hommes politiques, artistes ou gens de lettres, — le commerce des femmes d'âge est un des états principaux de la domination.

Et, pour caractériser cet ascendant, le plus souvent labial, exercé par certains de ses collègues, tant sur la rouerie ingé-

nué des unes que sur l'ingénuité rouée des autres, il usait de cet heureux barbarisme :

— Tout ça, au fond, c'est du *sacerdotage* !



— « Il faut rendre aux animaux la vie aussi bonne qu'elle est brève, puisque aussi bien l'immortalité ne leur est point dévolue... »

C'est sur ce dogme familial que l'abbé Trudet, sans trop se l'avouer, réglait sa conduite vis-à-vis des tendres brebis commises à ses soins.

Non qu'il méconnût le rôle de la femmo dans le monde, voire dans l'Évangile. N'est-ce pas aux femmes que le Christ ressuscité apparut tout d'abord ? C'était peut-être, il est vrai, pour que la nouvelle de sa résurrection fût plus tôt répandue...

Sans aller jusqu'à nier avec les Conciles et les Pères que les filles d'Eve aient une âme, il professait tacitement cette créance que si cette âme existait il était peu probable qu'elle fût promise à l'immortalité.

Aussi exhortait-il ses pénitentes avec une indulgence souriante à cueillir en la saison les roses de la vie.

— Livrez-vous à vos amusettes ; folâtrez, soyez jeunes, leur répétait-il : faites tout ce qu'on fait dans la jeunesse, — je ne chercherai point à vous en détourner, — et venez ensuite me raconter vos petits péchés.

Les esprits mal intentionnés lui reprochaient bien un peu parfois de s'intéresser trop vivement à la chronique galante de la paroisse...

Au moins ne pouvait-on lui faire grief d'y chercher une satisfaction basement égoïste, à la façon de son prédécesseur qui, en sous-main, « courait », disait-on, les jeunes sœurs et, sous prétexte de dégrossir ses servantes, les rendait grosses.

Si parfois il s'attardait à considérer les femmes de biais, avec des yeux hircins et comme frisottés de petites flammes courtes et fouilleuses : si d'un regard à la fois indulgent et réprobateur, concupiscent et sagace, il semblait se complaire à tisonner les sens de ses pénitentes, c'est que, prêtre malgré

tout, il n'a pas pu se guérir, il ne peut se défendre de se faire de l'amour une morose et pauvre conception.

— Eh ! bien, ma mie, l'on pense à la chosette ? ... Tu voudrais bien me le cacher, petite dévergondée... Mais tes yeux le rient, le crient... Sous ces jupes que tu ramènes d'un geste de fausse pudeur offensée, sous ce sein qui s'efforce à paraître indifférent, que se passe-t-il ? Quelles ardeurs couvent ou s'expiënt ?

Comme la plupart des prêtres, il est convaincu que ce qui fait le fond de l'amour, que tout ce qui nous semble le plus désintéressé, le plus noble, le plus beau, tout se ramène, pour la femme comme pour l'homme, à jouer entre les draps...

Un petit rire sardonique contracte sa bouche quand il apprend qu'une « fumelle » de la paroisse a fauté ou va fauter, légalement ou non, avec un gas.

Et non pas seulement, comme il le laisse entendre en badinant parce que les deux galants travaillent pour lui.

— Noce et baptême en perspective : bénéfice...

On se doute bien que ce n'est là qu'une boutade.

L'abbé Trudet se préoccupe moins de gagner du bien que d'en faire.

C'est un de ces égoïstes qui ne pensent qu'aux autres. Et sa sollicitude, tâtillonne à l'excès n'est, en fin de compte, que l'ardente inquiétude du berger, anxieux de tout ce qui peut menacer ou compromettre le bien-être de son cher troupeau.

Et c'est pourquoi, sous le tourment continu de cette véritable maladie que lui apparaît l'attraction sensuelle, de cette clavelée qui s'abat soudainement sur ses ouailles, il persécute les amoureux avec une compassion acharnée et cette espèce d'irritation dolente dont ne peuvent se défendre les gens bien portants au chevet des infirmes.

Il est sans cesse « aux petits soins » des couples qui « s'entreprennent », les considérant comme les enfants qui jouent au bord d'un précipice, en danger perpétuel qu'il leur survienne quelque accident.

On sait qu'il y a un temps d'arrêt dans les amourettes au village, tous les ans régulièrement pendant la quinzaine de Pâques. Il est même des galants peu scrupuleux qui profitent lâchement de cette trêve de Dieu pour rompre en tapinois quelque liaison périmée.

Or, une année, pendant la semaine pascale, le désordre soudainement se mit à Saint-Aubierge.

Un matin, — l'avant-veille de la Quasimodo, — le bon abbé est avisé qu'une jouvencelle est circonvenue, à frénésie égale, par trois gas de la paroisse. La fillette est jolie, les galants exaspérés : ils vont s'entrebattre pour elle, jeter la désolation et la haine dans trois paisibles familles.

Le prêtre est consterné. Il prie, et, la méditation aidant, prend une résolution héroïque.

Il convoque tout d'abord les trois soupirants.

— Qu'est-ce que j'apprends ? Regardez-moi en face, vous autres...

Peine perdue !

Les trois têtes flongent, paupières plissées, fronts rugueux...

Jamais, de mémoire de Mainiau, un gas n'a pu regarder son interlocuteur en face. Ce n'est pas défaut de franchise. Ils sont francs du collier. Mais ils ne peuvent pas. Ils sont ainsi parce qu'ils sont ainsi. Plutôt que de « loucher droit », comme ils disent, on les ferait donner tête baissée contre un mur. Et c'est le mur, vraisemblablement, qui céderait.

La jouvencelle à son tour est mandée au presbytère.

— C'est une « enfant de Marie », un peu l'enfant du prêtre... Il l'a vue naître, grandir, de gamine, adolescente, puis, sans y prendre garde, petite « camuson », en partance, nez au vent, devers les aventures...

C'est vrai qu'elle est jolie, la mignotte, avec ses joues tiquetées de grains de rousseur, pareils à de la semence de réséda, sa hanche qui ondoie, ses « avant-cœur » qui pointent.

Aux premiers mots, elle hausse une face empourprée et mutine : ses yeux à elle regardent bien en face. Seules, les vierges ont le privilège de regarder longtemps le même homme sans faillir.

Elle déclare qu'elle est « sage », du ton dont elle aurait confessé quelque secret défaut de nature...

C'est au tour de l'abbé d'être intimidé. Il lui faut tout le secours de la Providence pour mener à bien sa négociation. Doucement il lui reproche d'avoir, par sa coquetterie, allumé ce brasier, imprudemment suscité cette nouvelle « guerre de trois »...

Et, de reproches en objurgations, il finit par lâcher tout à trac le pieux expédient que Dieu lui a suggéré.

— Ecoute : il n'y a qu'un moyen, salutaire et honnête, de défaire ce que tu as fait : pour avoir la paix, sacrifie-toi, comme la fille de Jephthé...

Et comme la petite camuson proteste, avec une molle énergie :

— Si encore tu étais laide, à la rigueur je comprendrais... Les laides ne se donnent pas facilement, de crainte, parbleu ! de ne pas être trouvées assez belles ! Mais un beau brin de fille comme toi, que crains-tu ? Va, va, tu y trouveras contentement, et eux aussi !

Deux jours après, au sortir de l'office, l'abbé croisa la petite camuson. Elle avait quelque chose de rieur et de rasséréiné dans le regard... Elle baissa pudiquement les yeux en passant près du prêtre, et celui-ci lui adressa un petit signe amical.

L'abbé Trudet était ravi : le calme était revenu dans la paroisse.

PAUL OLIVIER.

(A suivre.)